

L'étoile du Saint-Sacrement

Julia Pawlowicz

Numéro 138, septembre 2013

Québec : ville insolite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70257ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pawlowicz, J. (2013). L'étoile du Saint-Sacrement. *Moebius*, (138), 91–94.

JULIA PAWLOWICZ

L'étoile du Saint-Sacrement

La Haute-Ville surplombe le fleuve et laisse son ombre couvrir les pauvres, les ouvriers, les immigrants, ceux qui travaillent sur les docks ou à la Daishowa, empuantis par ses exhalaisons. Si la journée a été belle, ils ont réussi à s'imaginer qu'ils étaient au bord de la mer, entre les sifflements des sirènes des porte-conteneurs et le murmure des voitures qui se suivent maintenant sur les bretelles de l'autoroute Dufferin-Montmorency direction la fuite, vers Sainte-Anne-de-Beaupré ou ailleurs sur la rive Nord du Saint-Laurent. Muette et impassible, l'île d'Orléans voit chaque matin la petite foule se lever, pousser son rocher vers des hauteurs qui lui donneront, le soir venu, une gifle, un élan pour une descente inéluctable vers son point d'origine. Quelques verres de Black Label, une Du Maurier. Quand la nuit recouvre Limoilou et Saint-Sauveur, la ville perd progressivement son souffle haletant, et enfin s'assoupit. 1989. Chacun mène son combat.

L'église du Très-Saint-Sacrement surveille tout cela, pondère cet équilibre, regarde les indigents monter jusqu'à elle par une côte à pic et sinueuse, à la queue-leu-leu, un peu chaque jour de la semaine et plus spécialement le dimanche, quand le Seigneur peut-être, s'il est fidèle à son calendrier, daigne tendre l'oreille. La messe se déploie alors au rez-de-chaussée mais moi, c'est au sous-sol que je m'amuse. Les escaliers qui permettent d'y accéder sont larges, peints en beige, usés par des milliers de pas. Je me tiens à la rampe, je ne veux pas glisser tandis que j'accélère mon rythme. J'arrive enfin au coffre à trésors.

On a beau parler d'un marché aux puces, d'un repaire pour toutes sortes de vermines, pour moi, c'est le château

de poupées grandeur nature, c'est un souk, la caverne d'Ali Baba sans les quarante voleurs. Les vieux sont immobiles, les assiettes, ébréchées. Et moi, je suis celle qu'on voit arriver sous le nuage de fumée qui s'est formé au-dessus des têtes. J'occupe avec les jambes des visiteurs le seul espace d'air pur qui reste. Je souris à tout le monde. Les visages longs alors se dérident, les mains aux doigts crochus se tendent et de temps à autre une bouche géante, peinturlurée d'un rose à lèvres gras est tendue vers ma joue. *Smack*. Le petit rat des puces, c'est moi. Ça fait des années que je viens avec ma mère. Compléter son *kit* de vaisselle dépareillée. Jaser, jouer aux cartes à la fin, assises sur des boîtes de carton, dans l'agitation du remballage. Des fois, elle raconte des choses sur notre vie. Mais la plupart du temps, il n'y a pas grand-chose à dire. Ma mère, elle ne va pas à la messe. C'est ici, sa communauté. En bas.

Ce matin, c'est devant l'étal des fourrures que je traîne. À Montréal, loin d'ici, le Mile-End n'est pas encore *in*, les artistes récupérateurs n'existent pas : les années quatre-vingt-dix sont le *no man's land* du manteau en hermine. Les boules à mites ont pris le dessus. Dans la pile, mes mains font la course à la douceur. Je me sens Amérindienne. Je touche avec un respect soigneux chacune des peaux, je soupèse, je caresse. Là, dans le coin droit, des yeux de plastique, deux billes noires, me regardent. Des pattes pourvues de boutons-pression sont fixées l'une à l'autre dans une prière éternelle. On passe ce vison par-dessus la tête, on le porte autour du cou. Je l'essaie, je l'aime. Ses poils caressent mes joues. En deux secondes il m'a réchauffée.

Et me voici à l'opéra. Je ne sais pas que le boulevard Saint-Cyrille s'appelle maintenant René-Lévesque, mais je l'emprunte en robe longue, en talons hauts, je vole jusqu'au Grand Théâtre. On y présente *La petite fille aux allumettes*. C'est soir de première et tout étincelle. On me prend en photo, les flashes fusent, je gagne ma loge lentement, retenue par la foule, retenue par leurs cris, par mon habitude, aussi, de ployer, de signer des autographes et de poser pour la photo. Je suis celle qui montera sur les planches tout à l'heure, je suis celle qui aura à se déguiser

en haillons, à salir son visage plutôt qu'à le maquiller joliment. J'ôte mon vison, je l'accroche cérémonieusement derrière la porte. Le trac ne me prend pas : j'avance sous un tonnerre d'applaudissements jusqu'au milieu de la scène. Sur mon visage coulent de petites larmes salées, que je suis allée chercher loin, loin derrière. Je regarde le public en contrebas. Je prends toute la mesure de ma nouvelle place en hauteur, sous les *spotlights*. J'ai réussi à monter la côte, de la Basse-Ville à la Haute-Ville.

Au bazar, le vison a le fixe. Je ne le lâche pas des yeux. C'est deux piasses, maman. J'insiste. Mais quessé tu vas faire avec ça ? Je ne réponds pas, je hausse les épaules. Fernande, la madame derrière sa table couverte de fourrures, nous regarde. Elle en a vu d'autres, c'est sûr. Elle écrase le mégot de sa cigarette, le jette sur le sol. Elle me dit : r'garde. Si tu me chantes une de tes tounes, ma belle, j'te le donne, le vison. Hein ? C'est-tu correct, ça ? Ma mère est amusée. OK, Fernande, t'es ben fine. Ça te tente-tu ? qu'elle me demande. Je ferme les yeux. La foule est là, patiente, à m'attendre, en silence. J'inspire très fort. Oui, ça me tente, maman. Après, on ira peut-être manger un cornet au bar laitier, hein, même si c'est le milieu de l'hiver ?

